



AMICALE DES ESCRIMEURS INTERNATIONAUX FRANÇAIS

L'ESCRIME ITALIENNE FIN du XIX^e SIÈCLE ET DÉBUT DU XX

SALLES D'ARMES ET ESCRIMEURS À ROME ENTRE LES DEUX GUERRES

Luigi MANCINI

Extrait de la revue L'URBE sept./déc. 1986

Traduit de l'italien par l'auteur.

La première salle d'armes dans laquelle j'ai mis le pied est celle d'Agésilao GRECO. C'était en 1924, j'avais treize ans et ma mère avait décidé que l'exercice de l'escrime serait efficace non seulement pour développer mon physique, mais constituerait aussi un complément incomparable de mon éducation. Non que ma mère pensât que dans le cours de ma vie j'aurais pu descendre sur le terrain – à l'époque les duels étaient encore assez fréquents – mais parce qu'elle croyait, à juste titre, que l'escrime était un moyen efficace pour former l'esprit et le caractère d'un jeune homme. Cela peut paraître difficile à croire, mais se trouver avec une arme à la main en face d'un adversaire également armé pour un combat qui, pour être courtois, n'en est pas moins acharné, ressemble beaucoup à la lutte pour la vie. Former l'esprit à la volonté de gagner ainsi qu'à accepter avec élégance la défaite, est une école singulièrement utile pour faire face aux événements de l'existence.

À l'époque Agésilao GRECO, que tout le monde connaissait, était quelque chose de plus qu'un grand escrimeur : il était un mythe. Dans une famille telle que la mienne, dans laquelle l'escrime n'avait pas de tradition, c'était le seul nom connu et, par conséquent, le seul point de repère. En compagnie de ma mère, habillé, si mon souvenir est exact, en costume « marin » et, cela va sans dire, en culottes courtes, j'entrai dans un appartement princier du Palazzo Fiano, où Agésilao GRECO avait son académie. Le salon dans lequel nous fûmes introduits était imposant. Les éléments propres à l'escrime : les râteliers avec armes, les pistes en bois, les trophées d'armes anciennes, étaient accompagnés de banquettes en velours rouge, de miroirs aux cadres dorés, de lustres en cristal. Le Maître nous accueillit avec un petit excès de dignité, tempéré par une grande courtoisie. Il nous expliqua que, depuis longtemps, il avait cessé de donner des leçons aux jeunes débutants. Il regrettait de ne pas pouvoir m'accueillir en qualité d'élève. Il ajouta qu'à Rome il y avait beaucoup d'enseignants de grande qualité et que je pouvais, sans difficulté, m'initier au noble art.

Sur ce point, les ressources personnelles de ma mère étaient épuisées. Où m'adresser ? Ma mère, qui ne s'avouait jamais vaincue dès la première difficulté, recueillit des renseignements chez des amis et elle apprit ainsi que, pas très loin de chez nous, habitait un autre grand maître, plus jeune qu'Agésilao GRECO, encore prêt à croiser le fer avec d'autres maîtres et amateurs de renommée internationale : Candido SASSONE. Il était, en outre, auréolé de la charge de Maître de S.A.R. le prince du Piémont. L'idée de partager un maître avec un élève tellement illustre ne pouvait que me flatter. SASSONE nous accueillit dans l'appartement bourgeois de la via del Vantaggio où il vivait avec sa famille. Les accords furent conclus rapidement et, quelques jours plus tard, j'entrais dans une autre salle d'armes.

Je commençais à me rendre compte qu'à Rome la majorité des salles d'armes était installée au sous-sol ; une façon pudique de dire : dans les caves. De toute façon, celle-là était de grandes dimensions et bien aérée dans un bâtiment moderne de la via Velletri. C'était le siège du C.R.J.A. – Circolo Romano Juventus Andax – dont les activités étaient, notamment, la boxe et la lutte gréco-romaine. Là, pas de banquettes en velours rouge, ni miroirs aux cadres dorés, ni lustres en cristal. Une salle dépouillée, une piste en bois qui couvrait tout le plancher, un râtelier avec des armes et rien d'autre.

Le Maître était à la hauteur de sa renommée et, en peu de temps, je réussis à acquérir les éléments essentiels de l'escrime. Les élèves n'étaient pas nombreux : quelques-uns étaient d'un niveau assez élevé et je n'arrêtais pas de les regarder croiser le fer avec le Maître. Quand pourrai-je en faire autant, me demandais-je ? En sachant qu'aucun maître ne permettrait à un élève de tirer en assaut sinon après deux années de leçons et d'exercices. C'était la règle à cette époque-là. En attendant mon tour, je cherchais à comprendre le secret de mouvements aussi élégants et efficaces. Je faisais quelques progrès mais le chemin à parcourir était long.

À la fin de l'année 1924, s'il m'en souvient bien, mon père reçut une lettre par laquelle le maître SASSONE lui annonçait son prochain départ pour Buenos-Aires et exprimait le regret de ne pas pouvoir continuer à mon égard son activité d'enseignant. « Je regrette beaucoup, ajouta-t-il, de ne pas avoir pu faire de votre enfant un grand escrimeur. Je vous conseille, toutefois, de ne pas lui faire cesser les leçons. À Rome, il y a beaucoup de salles d'armes et des enseignants de grande qualité ».

Il fallait recommencer à nouveau et cette fois, ce fut la presse qui nous aida. En ce temps-là, l'escrime n'était pas seulement un sport ; à l'activité physique s'ajoutaient des aspects mondains. Les maîtres d'armes avaient l'habitude de terminer l'année scolaire par une exhibition de leurs élèves : aussi bien de ceux déjà experts qui se rencontraient dans un assaut, que des débutants qui donnaient la preuve de leurs progrès au cours d'une leçon. Parents et amis ne manquaient pas d'être présents pour admirer et applaudir, même si le talent des combattants ne justifiait pas toujours l'admiration et les applaudissements. De toute façon, tout le monde était content : les acteurs qui, pendant le cours d'une soirée se sentaient au centre de la fête, les spectateurs dont le cœur avait vibré pour leurs parents et amis qui se faisaient face les armes à la main, le Maître, qui était récompensé par une publicité bien agréable. Les journaux donnaient un compte rendu de ces « académies d'armes », comme on les appelait, par un article plus ou moins élogieux selon les rapports plus ou moins étroits que le Maître entretenait avec la presse. À vrai dire, c'était une époque pendant laquelle existait une certaine complicité entre les maîtres d'armes et le quatrième pouvoir. En effet, nombreux étaient les journalistes qui avaient recours à l'art d'un maître pour se préparer à un duel, même si souvent les différends finissaient par s'arranger. D'ailleurs, dans la plupart des cas, même quand les adversaires descendaient sur le terrain, le sang versé justifiait à peine l'épithète « meurtrier » qui définissait le caractère de la rencontre.

La presse, donc, nous vint en aide parce que les journaux rapportaient qu'à la S.S. Lazio s'était déroulée l'académie d'armes des élèves du Maître INNORTA, membre bien connu du corps enseignant de la Scuola Magistrale Militare di Scherma (École magistrale militaire d'escrime) de la Farnesina. La S.S. Lazio avait son siège au début de la via Veneto dans des locaux qui, je crois, faisaient partie du Convento dei Cappuccini, car le palais Coppedè n'était pas encore bâti. Je n'ai

jamais fréquenté cette salle parce que, pendant l'été, la société avait déménagé, peut-être à cause du nouvel aménagement de la via Veneto. Elle s'établit via S. Stefano del Cacco, auprès d'un autre cercle : le Cercle Savoia. Dont l'activité principale était un petit théâtre de comédiens amateurs.

Même dans ce nouveau siège, la S.S. Lazio ne resta pas longtemps et l'école d'escrime continua sous l'étiquette du Circolo Savoia. Le parterre du théâtre servait de salle d'armes : pendant la semaine, les fauteuils étaient mis de côté et les escrimeurs disposaient du parterre dans sa totalité. Même s'il s'agissait d'un petit théâtre, cela donnait une salle assez grande avec un haut plafond, bien différente des caves normalement utilisées à cet effet. Les services étaient réduits au minimum : un petit vestiaire, des toilettes avec un lavabo minuscule pourvu d'eau froide abondante ; évidemment, pas de chauffage. Qui aurait, je ne dis pas osé, mais seulement pensé à se plaindre ? Pour nous, c'était très bien. Quand, pendant l'hiver, il fallait s'habiller d'une tenue humide et glacée, le seul remède était de courir sur la piste et de se réchauffer à la chaleur naturelle. Nous avions des habitudes spartiates sans le savoir.

Je commençais à participer à des compétitions et à connaître de jeunes escrimeurs élèves d'autres maîtres. Avec particulièrement l'un d'eux s'établit une amitié qui dure encore et s'est même renforcée avec le temps. Enzo MUSUMECI-GRECO est le neveu de deux figures exceptionnelles de l'escrime italienne : les deux frères GRECO. Agesilao, le plus âgé, était, comme je l'ai déjà dit, une figure presque mythique. Aurelio, le cadet, maître et tireur de première force, n'était pas également connu du grand public, aussi du fait même, très probablement, qu'il ne soignait pas, comme son frère aîné, ce que l'on appelle aujourd'hui les « public relations ». Mon ami Enzo était l'élève préféré du « zio Aurelio » (ainsi que nous l'appelions entre nous), qui avait soigné la formation technique avec des résultats extrêmement brillants. Moi, je n'étais pas un escrimeur de son niveau, mais j'avais un jeu correct et efficace. Nos rencontres étaient de bonne qualité et agréables à regarder et, pour cette raison, j'étais souvent invité à tirer dans la salle d'armes du Maître Aurelio GRECO via del Seminario et même à des exhibitions en rencontrant Enzo à l'occasion des habituelles académies de fin d'année.

La salle d'armes d'Aurelio GRECO était aménagée selon le goût du début du siècle. Elle était, et elle est toujours, situé au centre de Rome, à deux pas du Panthéon, dans une maison dont les origines remontent à quelques siècles. Cette salle, pas très grande, était décorée d'armes anciennes d'époques différentes, de photos et diplômes du Maître ; d'un côté, face à la porte d'entrée, entre deux fenêtres, la statue d'un athlète. Les dimensions de la salle ne permettaient qu'à deux couples d'escrimeurs de tirer en même temps. Quand les deux pistes étaient occupées, il ne restait à la disposition des spectateurs qu'un minimum d'espace. Aux escrimeurs d'aujourd'hui, cela peut paraître sans aucun doute une absurdité. Toutefois, il faut se référer à l'escrime d'une époque où l'on enseignait que le terrain perdu doit être reconquis par le fer. Même la largeur des pistes, la moitié de celle que prévoit le règlement en vigueur aujourd'hui, ne constituait pas un obstacle au bon déroulement des rencontres. Les écarts latéraux et les attaques en flèche étaient pratiquement exclus. Aucune norme du règlement n'empêchait de les exécuter, mais ils étaient considérés comme « inélégants » et tout escrimeur jaloux de sa propre réputation s'efforçait d'avoir un comportement élégant.

En parlant de la flèche, il me revient à l'esprit un épisode lié à l'élégance du comportement. Le Maître INNORTA était l'ami du Maître ANGELILLO qui avait sa salle dans le gymnase du cercle sportif Audace, via Frangipane, une rue parallèle à la via Cavour. Dans cette salle s'entraînaient des athlètes de grande renommée, entre autres, le grand – et non seulement par la taille de plus de deux mètres – Giulio GAUDINI, connu dans le monde entier pour ses succès, aussi bien au fleuret qu'au sabre, dans les épreuves internationales les plus importantes. Il n'avait rien du champion orgueilleux de sa propre renommée et ne dédaignait pas de croiser le fer avec un jeune débutant. Parfois, à ma grande joie, il m'invitait à tirer avec lui en me disant : « viens faire quelques touches, 'fringuelletto' ». Il s'agissait vraiment, aussi bien pour la taille que pour l'abîme d'habileté qui nous séparait, de la bataille entre un rapace et un pinson. Vous pouvez bien imaginer mon bonheur en rencontrant un tel champion. Je dois vous avouer que je ne perdais pas l'occasion, en parlant avec parents et amis, de laisser tomber dans la conversation « hier, j'ai tiré avec GAUDINI » en

affectant, évidemment, une certaine désinvolture. Dans la salle, il y avait un autre très bon escrimeur, pas de la force de GAUDINI, mais également d'un niveau international élevé, le sabreur Giulio SARROCHI. L'escrime au sabre était, en ce temps-là, le royaume des artistes de la parade. Parades, contre-parades et deuxièmes intentions étaient le pain quotidien des sabreurs. Les attaques en marchant et la vitesse d'exécution n'empêchaient pas d'aller à la contre-parade si la surprise échouait et si l'adversaire, après avoir paré, menaçait de toucher en ripostant. Ceci présupposait une grande maîtrise des mouvements pour se trouver toujours dans la mesure correcte. Toutefois, on commençait à pratiquer la flèche, qui consiste à porter le pied gauche devant le droit en exécutant une espèce de saut qui raccourcit les distances et permet d'atteindre une vitesse autrement impossible. En exécutant la flèche, le corps est déséquilibré vers l'avant, ce qui entraîne deux conséquences qui, à cette époque, si on ne les détestait pas vraiment, n'étaient guère appréciées. L'élan est tel que, très difficilement, en cas d'insuccès, l'attaquant est en condition de contre-parer la riposte adverse. Chose qui, selon les canons techniques de l'époque, il aurait fallu pouvoir faire. La seconde conséquence était que, du fait de l'élan et de la vitesse que l'on pouvait atteindre, l'attaquant risquait de bousculer l'adversaire : comportement qui était loin de correspondre à l'élégance recherchée. SARROCHI avait été attiré par la vitesse que la flèche permettait d'atteindre et, de temps à autre, quand l'occasion se présentait, il l'exécutait. Toutefois, il mettait un soin particulier à éviter de bousculer l'adversaire et souvent, après avoir terminé l'action, il disait : « Tu vois, je suis passé sans même t'effleurer ». D'une certaine façon, tout en s'excusant d'avoir exécuté une action peu orthodoxe, il tenait à souligner qu'il avait été capable de la porter à terme d'une façon élégante.

Plus tard, j'ai fréquenté, assez régulièrement, la salle d'Agésilao GRECO, qui n'était plus aussi « princière » que lors de ma première visite. La nouvelle salle se trouvait dans un grand appartement via del Collegio Capranica, 4 : un siège très digne mais non pas somptueux comme celui de Palazzo Fiano. Pas de salon de grandes dimensions, mais une suite de pièces comme cela était fréquent dans l'appartement d'une famille de la riche bourgeoisie du siècle passé. Le Maître GRECO, fidèle à l'aspect mondain qui l'avait toujours distingué, avait fait paraître dans les journaux une invitation à tous les escrimeurs pour le vendredi de chaque semaine. Avec mon ami Enzo, je commençais à fréquenter les vendredis du « zio Agésilao ». Le Maître faisait les choses en grand seigneur. Il attendait ses hôtes dans la salle proche de l'entrée et, après les avoir salués, il leur indiquait le vestiaire. Quand on revenait en tenue d'escrimeur, il nous demandait quelle arme nous pratiquions. Et, ainsi qu'une maîtresse de maison au cours d'une réception, présentait ses hôtes l'un à l'autre et cherchait à former des groupes où la conversation puisse se dérouler d'une façon harmonieuse ; il cherchait à trouver pour chacun l'adversaire approprié afin d'assurer un certain équilibre des forces. Cette tâche remplie et après avoir dirigé les couples d'escrimeurs vers les pistes disponibles, il commençait à se déplacer d'une salle à l'autre en s'arrêtant quelques instants à côté de chaque piste pour observer d'un œil critique le déroulement des rencontres. Au terme des assauts, il adressait aux escrimeurs quelques remarques toujours très pertinentes, on peut bien s'en douter, en évitant soigneusement de paraître critiquer le maître dont l'escrimeur était l'élève. Au vu des résultats des premières rencontres, il en organisait de nouvelles en essayant de donner à chacun un adversaire capable d'assurer un meilleur équilibre des forces. À la fin de la soirée, un garçon en veste et gants blancs nous attendait dans le vestiaire avec un plateau de verres de vermouth. Ce n'était pas une réception luxueuse, mais certainement une façon très accomplie de traiter ses invités. Au moment de partir, après les remerciements et les salutations d'usage, le Maître nous demandait si la semaine suivante nous pourrions être à nouveau ses hôtes. Peut-être au siècle passé la formule était-elle courante ? je l'ignore. De mon temps, la chose était plus unique que rare et d'ailleurs les invitations d'Agésilao GRECO n'ont duré que quelques années. Les vicissitudes de notre temps nous ont apporté bien d'autres soucis.

En suivant avec affection le Maître INNORTA, j'ai fréquenté successivement plusieurs autres salles. La première a été celle du Circolo della Stampa (cercle de la Presse) qui me donna l'occasion d'entrer dans le monde, inconnu de moi, des journalistes qui pratiquaient le duel.

Parmi les escrimeurs qui fréquentaient la salle, plusieurs avaient eu une expérience dans ce domaine. Dans la plupart des cas, il s'agissait de duels qui se terminaient par une égratignure. Quelques gouttes de sang et l'offense était lavée. Même s'il s'agissait du sang de l'offensé ; celui-ci avait donné le témoignage de son courage viril en faisant face à la pointe de son adversaire et cela suffisait. D'ailleurs, les organisateurs, les témoins et surtout le directeur du combat cherchaient par tous les moyens à éviter une conclusion tragique.

Dans la salle d'armes du Maître INNORTA, venait de temps en temps un officier à la retraite, je crois, fameux pour avoir dirigé d'innombrables duels : le colonel ALBERTINI. Petit, trapu, larges d'épaules, sans cou : dans l'ensemble, un personnage qui n'aurait pas attiré l'attention si ce n'était par son regard très vif. Il avait la renommée, bien méritée m'assurait-on, d'être capable d'intervenir avec un remarquable à-propos et une vitesse d'exécution digne de l'escrimeur chevronné qu'il était, pour arrêter une action qui risquait de transformer un rite chevaleresque en une rencontre mortelle. La chose n'était pas si facile qu'on pourrait le croire, car il fallait sauver les apparences et enlever à l'intervention du directeur tout aspect arbitraire. Le colonel savait toujours trouver un motif légitime : par exemple, une arme avait touché le terrain, il fallait la désinfecter. C'était un artiste et tout le monde en était satisfait. À vrai dire, les duellistes, dans leur for intérieur, n'avaient aucune intention de tuer ou de rester sur le terrain. Les témoins et les médecins ne désiraient pas non plus être mêlés à une affaire qui se serait mal terminée.

Les maîtres d'armes les plus renommés réalisaient de bons bénéfices en préparant les candidats au duel, très souvent des personnes qui n'avaient pas la moindre notion d'escrime. L'habileté du maître consistait à les préparer à une attitude exclusivement défensive qui, dans les duels à l'épée, alors les plus fréquents, permettait aux duellistes les plus ignorants de l'art des armes, de faire face honorablement et, pourquoi pas, de blesser l'adversaire. Les candidats au duel venaient dans la salle le soir après le départ des élèves. Parfois, il s'agissait de personnages en vue dans le monde politique ou des affaires, qui désiraient ne pas être reconnus. J'étais un des élèves préférés de mon Maître et le soir, je quittais la salle parmi les derniers. Quand un de ces mystérieux personnages était attendu, le Maître me disait qu'il désirait rester seul pour recevoir une visite. Son sourire malicieux me précisait, sans rien dire, de quoi il s'agissait. La discrétion était sauve et l'affectueuse amitié qui nous liait l'était de même.

La salle d'armes du Circolo della Stampa déménagea plusieurs fois. Du Palazzo Wedekin à Piazza Colonna, elle passa dans le bâtiment de la Sala Stampa à Piazza San Silvestro situé au-dessus des bureaux du télégraphe, bâtiment aujourd'hui démoli. Il s'agissait d'un endroit très commode pour les journalistes ; ils pouvaient rester à tirer jusqu'au moment où un huissier instruit à propos venait les informer que leur propre journal était en ligne pour le rendez-vous téléphonique du soir.

Quelques années plus tard, le Maître INNORTA devint l'instructeur du Circolo dei Magistrati (Cercle des magistrats) sis auprès du ministero di Grazia e Giustizia. Je le suivis dans la nouvelle salle, mais de temps à autre, je ne manquais pas d'aller faire quelques touches avec mes amis les journalistes qui, entre temps, avaient de nouveau déménagé à Palazzo Marignoli.

Mais d'autres événements étaient en train de mûrir : le rappel sous les armes ; la guerre en Éthiopie allait ouvrir une longue parenthèse dans mon activité d'escrimeur. D'autres guerres nous attendaient et c'est seulement bien des années après la fin du dernier conflit mondial que je repris l'exercice des armes. Désormais, plus de compétitions : seul le plaisir de l'exercice et la satisfaction de mettre « une belle touche ». Aujourd'hui encore, à mon âge plus que mûr, je continue à pratiquer ce sport qui, entre autres, me permet de mesurer ma résistance physique.

Le jour où je serai obligé de m'arrêter signifiera qu'approche l'heure de rendre les derniers comptes.

Luigi MANCINI
Septembre 1986